

La mort d'Oendraka⁽¹⁾

(Écrit pour l'Apôtre)



OENDRAKA se sentait mourir.

Malade depuis plusieurs semaines, elle avait le corps couvert de plaies purulentes, creusées dans les chairs. Elle était aussi fort âgée, sans dents, plissée comme une rainette aux derniers mois de l'hiver.

C'était une sauvagesse huronne, de l'ancienne nation du Petun. Sa famille, fuyant les Iroquois, avait émigré au nord du lac Supérieur, en deça de la baie des Puants. Il y avait de cela une quinzaine d'années, et Oendraka y demeurait depuis.

Originaire du bourg Saint-Jean, c'est par miracle qu'elle avait échappé au massacre de 1649. Au plus fort de la mêlée, quand hommes, femmes et enfants se sauvaient de toutes parts, un coup de hache-d'armes l'avait laissée pour morte. Mais Oendraka s'était remise de ses blessures, et plus tard, après des centaines de lieues parcourues, elle avait atteint ce pays de montagne.

Bien qu'instruite des mystères de la religion, la vieille femme n'était pas chrétienne. Autrefois, à la mission du bourg Saint-Jean, elle écoutait les enseignements du Père Garnier, Ouaracha, comme l'appelaient les Hurons. Elle entendait la messe, cherchait à comprendre les prières que le prêtre disait à haute voix. Un jour, elle dit son désir de devenir chrétienne, et le Père venait même de lui promettre le baptême, quand il fut martyrisé.

Maintenant, Oendraka sentait sa fin prochaine. Un paquet de poudre à fusil, prenant feu dans sa cabane, lui avait fait d'horribles blessures. Elle tenait pourtant, malgré son âge et ses souffrances, à la vie. Elle voulait voir une dernière fois, avant de mourir, un missionnaire à robe noire.

*

* *

Vers ce temps-là, dans l'automne de 1665, le Père Claude Allouez côtoyait en canot les bords du lac Supérieur, récemment nommé de Tracy, en l'honneur du marquis de ce nom.

(1) En marge des *Relations des Jésuites*.

Parti des Trois-Rivières au mois d'août, en compagnie de six Français et de quatre cents sauvages, il avait remonté le Saint-Laurent, navigué ensuite sur les lacs des Hurons et Supérieur, en route pour le pays des Ottawas. Il séjournait dans les bourgades rencontrées, prêchait la parole de Dieu, administrait le baptême.

Natif de Saint-Didier, en France, dans le Forez, le Père Allouez appartenait depuis 1639 à la Compagnie de Jésus. C'était un homme de petite taille, de forte carrure, trapu comme les montagnards de son pays. Il avait professé longtemps, avant de partir pour le Canada, la grammaire, les humanités, la rhétorique. Il parlait couramment les langues huronne et algonquine.

Le missionnaire venait de parcourir des centaines de lieues, au milieu d'incroyables fatigues. Il avait souffert de la faim et du froid, des persécutions incessantes des sauvages, qui le redoutaient et l'accusaient de donner, en même temps que le baptême, la mort aux enfants. Du premier jour, et d'un bout à l'autre, son voyage avait été pénible. Ses compagnons sauvages tentèrent maintes fois de l'abandonner en cours de route, lui et les Français, tantôt sur une île déserte, tantôt dans le bois, au milieu d'un portage. Mais il avait fini, de peine et de misère, par atteindre au terme de sa course.

Le récit qu'il a laissé de ce voyage, et que résumant les *Relations* n'en donnera jamais qu'une idée imparfaite. Les sauvages le frappaient, lui volaient ses vêtements et ses couvertures, l'injuriaient, se moquaient de lui parce qu'il se fatiguait au maniement de l'aviron. Il coucha sur la terre froide, presque nu, couvert seulement de feuillages. De longs jours durant, par des sentiers rocheux, il porta des fardeaux sous lesquels il succombait. Il souffrit encore de la faim, obligé à manger des racines et des viandes pourries. Certain matin, on trouva dans le bois un chevreuil mort depuis plusieurs jours, sur lequel ses compagnons affamés se précipitèrent. Le Père fut de l'ignoble festin, et il en eut, écrit-il, la bouche puante jusqu'au lendemain.

... " Il fallut, raconte-t-il ailleurs, s'accoutumer à manger une certaine mousse qui naît sur les rochers ; c'est une espèce de feuille en